

Ceci fait partie de la série

La marque du chrétien

De

James Thompson

La marque du chrétien

2 Corinthiens

1.12–2.4

Promesses à tenir

“(…) pour que vous connaissiez l’amour extrême que j’ai pour vous” (2.4).

Les scandales qui ont récemment secoué bon nombre d’institutions ont contribué, sans doute, à un certain cynisme parmi la population envers toute organisation et tout chef d’organisation. L’idée même du service public sort ternie de toute situation où un homme connu se corrompt et sert, non le public, mais lui-même. Ces scandales ne prouvent pas que toutes nos institutions publiques et privées sont dirigées par des personnes égoïstes et corrompues, dont le seul but est de faire avancer leur carrière par le moyen de l’escroquerie. Par contre, le climat qu’ont établi les fauteurs oblige chaque institution à faire la démonstration de sa légitimité.

Le cynisme ambiant va naturellement s’immiscer même dans le contexte de l’Eglise. Non seulement sommes-nous confrontés à des questions doctrinales censées déterminer le ministère authentique, non seulement devons-nous trouver le bon modèle de service ; nous devons également démontrer l’intégrité de ceux qui participent aux différents ministères de l’Eglise. Le cynisme de notre époque nous donne les yeux et les oreilles pour examiner chaque décision, chaque programme de l’Eglise, pour chercher tout signe d’auto-promotion.

Selon la critique la plus souvent exprimée, ceux qui parlent pour Dieu, qui se disent de nouvelles créatures (5.17), ne sont aucunement différents des autres. Des décisions importantes

sur la vie chrétienne et sur les conditions de son service dans cette vie se font sur la base de normes dignes du monde et non de l’Eglise. En Amérique, certains prédicateurs choisissent leur ministère comme ils accepteraient une embauche dans une société : en vue de l’avancement de leur carrière. L’Eglise, elle, choisit ses serviteurs selon les critères employés dans le monde. Le critique voit un prédicateur à vendre, toujours prêt à abandonner une position pour en prendre une autre, si cela peut contribuer à son avancement et à sa réputation.

Il est évident que le cynique se trompe parfois ; nous ne prenons pas toujours nos décisions selon les critères du monde. Toutefois, nous sommes très souvent tentés d’utiliser ces critères pour établir la mission de l’Eglise et notre place dans cette mission. La génération du “moi” dans laquelle nous vivons nous tente par le désir de considérer, avant toute autre chose, notre propre cheminement. On voit bien que le critique n’a pas toujours tort.

L’épître de 2 Corinthiens est une réaction à ce genre de critique. Que Paul soit obligé de se défendre devant l’Eglise qu’il a fondée, de répondre à ses accusations et de prouver (13.3) que Christ parle par lui — tout cela semble parfaitement inadmissible. Ce qui est remarquable, c’est qu’il répond avec soin à toutes les charges ; il ne suffit donc pas d’agir avec intégrité,

mais il faut aussi faire admettre son intégrité par les autres (cf. 1.13–14 ; 13.6).

LA QUESTION : LE MESSAGER

Paul a l'habitude dans ses lettres d'identifier tout au début le sujet principal de sa missive. Ses lettres sont toujours écrites en réponse à des problèmes concrets. Le sujet de sa lettre est généralement énoncé immédiatement après le paragraphe du début, où il exprime soit une bénédiction, soit une reconnaissance. En 2 Corinthiens, le sujet est énoncé en 1.12–14, donnant le ton de l'épître. Il s'agit en l'occurrence du comportement de l'apôtre. Paul écrit donc pour défendre sa manière de se conduire "dans le monde" (1.12). Le ton de ces versets suggère que sa manière d'agir a été critiquée et qu'il veut que ses lecteurs reconnaissent (1.13) ce qu'il est.

"Voici en quoi nous pouvons être fiers", dit Paul (1.12 - FC). Le mot traduit "être fiers" (*kauchesis*) se traduit normalement par le mot "se glorifier", avec sa connotation négative. Il s'agit d'une personne qui se vante de son travail (cf. Rm 3.27 ; 4.2), en dehors du rôle de Dieu. En 2 Corinthiens, ce mot porte un sens spécial, car les adversaires de Paul se sont vantés de leurs propres actions, suggérant que, par comparaison, Paul est un piètre apôtre (10.13, 17). Leur vantardise s'est basée sur une norme humaine.

Il existe pourtant une manière de se glorifier tout à fait appropriée (cf. 1 Co 1.31), si l'on le fait "dans le Seigneur" et si l'on reconnaît que cette gloire dépend de Dieu. Les mots pour "se glorifier" (*kauchesis* et *kauchema*) sont donc utilisés pour exprimer une certaine fierté dans son travail. Paul dit aux Romains : "J'ai donc sujet de me glorifier en Christ-Jésus, vis-à-vis de Dieu" (Rm 15.17). En 2 Corinthiens, il répond souvent à la vantardise des autres en se souvenant des actions pour lesquelles il se glorifie (10.16 ; 12.1, 9). Selon Paul, on peut être fier des autres. En 7.4, il se glorifie de l'Eglise qu'il a établie (cf. 9.2). En fait, en 1.12 Paul parle de ce dont il se glorifie, afin que ses lecteurs puissent se glorifier de lui. Ce fait suggère que le vrai serviteur de Christ peut être fier de sa manière de vivre distinctement chrétienne. Une grande partie de 2 Corinthiens est composée des rappels de Paul concernant des détails spécifiques de son ministère, détails qui le recommandent (6.4) comme serviteur légitime de Christ.

L'épître de 2 Corinthiens se distingue par le déluge extraordinaire de détails biographiques sur Paul, dont la plupart sont dûs à sa plaidoirie de défense (cf. 6.1–10 ; 11.23–33). Notre première réaction devant toute glorification de soi est d'être gênés. Mais l'expérience de Paul suggère que pour faire établir sa crédibilité, il peut être nécessaire de rappeler certains détails appropriés. Nous hésitons à parler de nos expériences dans des termes tellement personnels ; il est également difficile d'écouter d'autres personnes qui le font. Mais la témérité de Paul nous rappelle qu'il est parfois nécessaire de démontrer que nous ne sommes pas devenus paresseux ou indifférents au sujet de notre ministère. C'est dans les actions concrètes que nous montrons que nous sommes "fiers" de notre travail.

Paul doit répondre à la même critique que celle dirigée souvent contre le chrétien actuel : que son comportement est déterminé par des considérations "païennes". Paul nie avoir agi avec "une sagesse charnelle [*en sophia sarkike*]" (1.12). Il demande, en 1.17 : "Mes résolutions sont-elles des résolutions selon la chair ?" Il présente cette défense parce qu'il a été accusé de parler et d'agir "selon la chair" (5.16), et non comme une "nouvelle créature" (5.17) qui vit selon le don de l'Esprit. Autrement dit, certains disent que la chair (*sarx* en 1.12, 17 ; 5.16) gouverne la vie de Paul. Ses adversaires prétendent qu'il est comme tout le monde, qu'il est aussi rusé et égoïste qu'un autre.

Devant ces accusations, Paul déclare avoir vécu en homme spirituel, s'être comporté "avec une sainteté et une sincérité qui viennent de Dieu" (1.12). Cette question est apparemment très importante, car Paul insiste en 2.17 qu'il a vécu "avec sincérité". Il n'a pas échappé aux accusations de ruse ou de fourberie dans son ministère. Ainsi, il doit montrer que Christ a fait une différence dans son comportement (1.12–14).

La défense de Paul nous rappelle que personne n'échappe au regard scrutateur du critique. On guettera parfois chez les dirigeants de l'Eglise — chez tous ceux qui prennent des responsabilités dans le ministère — les signes d'une manière de vivre non chrétienne. Le prix que nous payons pour avoir dit que nous sommes de nouvelles créatures est de nous voir lancer le défi de démontrer que le travail dans lequel nous nous sommes engagés présente en fait un

aspect "nouveau".

LES CHRETIENS ET LEURS DECISIONS

L'incident qui a conduit aux doutes sur la sincérité de Paul ressemble à des incidents qui ont lieu entre chrétiens aujourd'hui. Paul avait promis aux Corinthiens qu'il passerait un temps assez long avec eux, peut-être même un hiver (1 Co 16.5-6), lors de son voyage vers la Macédoine (1.15-16). Selon 1.23, il a dû changer de programme. Ce changement a donné lieu aux accusations qu'il était "capricieux" et païen dans ses prises de décisions. Nous pouvons imaginer les malentendus d'une telle situation : "Il ne tient pas ses engagements" ; "On ne peut lui faire confiance, car il ne tient pas parole" ; "Il changera ses plans sans avertir, si cela l'arrange." Ce sont des accusations sérieuses à l'encontre d'un serviteur de Christ.

Personne ne peut servir Christ avec succès si sa vertu et sa fidélité sont mises en doute. Par conséquent, Paul montre en 1.18-20 que sa parole est digne de foi. "La parole que nous vous avons adressée n'a pas été oui et non." Puis il rappelle que tout le propos chrétien n'est jamais un "oui et non" flou. A chaque réunion d'adoration, lorsque l'Eglise dit "amen", elle rappelle que Jésus est "le oui de Dieu". En effet, Paul résume toute l'Ecriture sous le titre de la promesse de Dieu. L'Eglise sait qu'en Jésus la Parole de Dieu ne reviendra pas "sans effet" et que plutôt elle accomplira "avec succès" sa volonté (Es 55.11).

Ce petit essai sur la fidélité de Dieu envers sa parole (1.20) semble au premier abord hors contexte dans cette défense du comportement de Paul. Mais il est terriblement important pour ce dernier de démontrer que son comportement est comme celui du Dieu qui tient parole. Il existe un lien entre la nature de Dieu et le caractère du serviteur authentique.

Quelle est la marque du chrétien ? Selon Paul, un test possible est la fiabilité de sa parole et la fidélité envers ses engagements. Le vrai serviteur de Christ n'annonce pas seulement la fidélité de Dieu dans sa Parole en Jésus-Christ ; il est lui-même un exemple de fidélité envers les autres.

Ce test d'authenticité ne serait pas apprécié outre mesure dans notre culture, car on n'y pratique pas souvent la fidélité envers ses engagements. La propagande de notre époque nous dit

de nous réserver "toutes les options", c'est-à-dire de ne pas faire des engagements qui ne sont pas à notre propre avantage, et de nous adapter à tout. En fait, cette propagande suggère même qu'il est impossible de s'engager indéfiniment envers un conjoint, par exemple, car un tel engagement entrave notre liberté individuelle. Notre culture insiste qu'il faut rester en retrait, toujours prêt à saisir l'option qui nous enrichira personnellement.

Cette optique "du monde" comporte une évidente tentation pour l'Eglise. Il est difficile de demeurer fidèle à une Eglise dans le sein de laquelle il existe des problèmes. Ceux qui choisissent de partager la douleur de l'engagement paient un prix psychologique et physique très élevé, lorsqu'ils décident de rester fidèles à une assemblée aux prises avec des problèmes incontrôlables. Par exemple, la nature changeante d'un quartier ou d'une ville met certainement l'Eglise dans une situation vulnérable. L'assemblée peut souffrir à cause de mauvaises décisions prises par le passé. Elle peut être insatisfaite devant la répétition de mauvaises décisions prises par des dirigeants faibles. D'un point de vue humain, la réponse appropriée est de se réserver "toutes les options" et de résister à s'impliquer dans les problèmes du quartier ou de la ville.

Lorsqu'il est accusé de caprice, Paul souligne que son comportement est logique, selon l'Evangile. Ayant servi le Dieu qui dit "oui" à ses promesses, il a appris à prendre au sérieux ses engagements personnels. Même si les circonstances ont exigé un changement de ses plans, ses décisions n'étaient pas dictées par sa convenance personnelle. Pour Paul, l'histoire de l'Evangile forme le caractère personnel.

La défense faite par Paul suggère que le service authentique rendu à Dieu ne se limite pas à dire ce qu'il faut dire. Il faut en même temps que nos actions concordent avec notre message. Le philosophe Søren Kierkegaard raconte l'histoire d'un homme s'étant échappé d'un hôpital psychiatrique, qui craint d'être reconnu et renvoyé à l'hôpital. Il décide de déguiser sa folie en déclarant à haute voix une vérité, n'importe laquelle pourvu qu'elle soit généralement acceptée, afin que ceux qui l'entendent le considèrent comme normal. Il marche dans la rue de la ville disant à tout passant : "La terre est ronde. La terre est ronde." Il va sans dire qu'il est

reconnu et qu'il doit retourner à l'hôpital. Le narrateur de l'histoire suggère par là qu'il ne suffit pas de dire la vérité. La vérité elle-même sonne faux dans la bouche de quelqu'un qu'elle n'a pas transformé¹.

Le vrai chrétien a été formé par l'histoire de l'Évangile. Il est vrai que nous prêchons Christ et non nous-mêmes ; il y a pourtant un "moi" dans notre prédication et notre enseignement. La répétition de ce "moi" dans 2 Corinthiens rappelle que l'Évangile est convaincant seulement si son serviteur l'est aussi.

A l'accusation qu'il est un homme charnel (1.12), Paul rappelle à ses lecteurs que le Dieu que son apostolat lui a été confié par le Dieu qui tient parole (1.21) ; ce Dieu a également donné son Esprit à l'Église comme "arrhes" (1.22 ; cf. 5.5 ; Ep 1.14). Cette "garantie" de Dieu, déjà présente dans l'Église par l'Esprit, rappelle sa fiabilité. Le comportement de Paul s'aligne sur la fidélité de Dieu.

"L'AMOUR EXTREME QUE J'AI POUR VOUS"

Pourquoi n'a-t-il pas tenu parole, pourquoi s'est-il exposé ainsi à la critique ? Sa réponse en 1.23 est claire : "C'est pour vous ménager que je ne suis plus allé à Corinthe." Il décrit alors une relation orageuse avec cette assemblée, un récit que l'on ne trouve nulle part ailleurs. On le voit dans 1.23–2.13 : l'Église de Corinthe a beaucoup peiné l'apôtre Paul. En une occasion, il y a fait une visite difficile (2.1) pour traiter une rébellion ouverte par une personne qui avait fait beaucoup de mal (2.5). Plus tard, il avait écrit une lettre "dans une grande affliction, le cœur serré" (2.4). Plus tard encore, il était allé à Troas, espérant y rencontrer Tite. Même dans le contexte d'un travail missionnaire réussi ("le Seigneur m'y [avait] ouvert une porte", 2.12), Paul était parti pour aller en Macédoine (2.13). La profondeur du souci de Paul est décrite en 2.13, où il dit : "Mon esprit n'a pas eu de repos, parce que je n'ai pas trouvé Tite, mon frère". C'est dire que Paul a risqué une mission couronnée de succès, et cela à cause d'une Église désobéissante !

¹ Sören Kierkegaard, *Concluding Unscientific Postscript*, trad. ang. David Swenson et Walter Lowrie (Princeton : Princeton University Press, 1941), 159. Cité dans Fred Craddock, *Overhearing the Gospel* (Nashville : Abingdon, 1978), 50.

D'un point de vue humain, les valeurs de Paul semblent étranges : il garde un contact émotionnel avec une assemblée à problèmes. Nous avons du mal à comprendre qu'il soit prêt à renoncer à la promesse d'une grande réussite afin d'aller travailler avec une Église querelleuse et ingrate. Mais comme il le dit plus tard (11.28), sa motivation est "ma préoccupation quotidienne : le souci de toutes les Églises !" (11.28). Nous dirions en langage contemporain que la marque du chrétien pour Paul est d'accepter le stress, pour le bien d'une Église.

Le souci de Paul pour "toutes les Églises" et sa soumission à une pression constante reflètent une générosité qui va à l'encontre du "point de vue humain". Ses actions démontrent qu'il agit seulement par souci pour les autres ("c'est pour vous ménager", 1.23). Il est remarquable en effet qu'il parle d'avoir agi pour montrer son "amour extrême" pour cette assemblée réfractaire. Elle n'était assurément pas facile à aimer.

Souvent, nous parlons de la nécessité d'éviter le stress. Certains disent qu'un serviteur de l'Église ne doit pas ramener les problèmes de celle-ci à la maison avec lui. Mais la marque du chrétien nous fait accepter les inconvénients pour aider les autres. Cela comprendra sûrement des coups de téléphone à des moments inopportuns et des réunions imprévues qui détruisent nos emplois du temps. En somme, il s'agit de la volonté de nous sacrifier pour les autres. Le modèle pour notre travail n'est pas le manager qui peut afficher un panneau "Ne pas déranger" sur sa porte ; notre modèle est "l'homme qui a vécu pour les autres", celui qui sacrifia sa vie pour beaucoup.

Voilà donc le modèle que Paul a suivi. En acceptant de souffrir avec l'Église, Paul montre l'impact de la croix sur sa vie. "Un seul est mort pour tous, donc tous sont morts" (5.14). Cette vérité signale la fin d'une vie vécue pour soi-même (5.15).

CONCLUSION

Quelle est la marque du chrétien ? Pour Paul, il s'agit d'une vie formée par l'histoire de l'Évangile. "Regardez les faits", semble-t-il dire, et voyez s'ils révèlent la vie d'un colporteur. "Regardez mon histoire personnelle, et voyez si elle confirme l'histoire de l'Évangile." Cette réponse est l'ultime marque du chrétien.

Dans nos ministères, nous écrivons un rapport auquel il faudra se référer, car ce rapport témoigne de notre engagement. Si la question est

aussi bien le messenger que le message, c'est la conduite du messenger qui montrera si oui ou non, il a été formé par le message qu'il proclame. ♦